

Adrian Paci, un art du passage

EXPOSITION

On entre dans l'exposition et tout semble en suspens. À gauche, quatre écrans diffusent au ralenti les images d'une cérémonie qui se déploie autour d'une femme vêtue d'une robe de mariée, mais au visage si plein d'affliction qu'on la croirait en deuil. À droite, un gisant auprès duquel se lamente une pleureuse. En face, sur un écran plus grand que les autres, une foule massée sur une plateforme d'embarquement. La caméra évolue avec une lenteur pesante autour de cette attente écrasée de soleil.

L'entrée en matière de l'exposition *Vies en transit*, consacrée par le Musée du Jeu de paume à l'artiste albanais Adrian Paci, pose magistralement la puissance de son art: sa capacité à instaurer des temporalités, à ralentir ou à accélérer le flux d'images, à le suspendre ou à le précipiter soudain. Métamorphoses, conversions, déplacements, l'œuvre est pleine de départs surprenants et de rebonds inattendus. La vidéo *Vajtojca*, «Pleureuse» (celle qui se trouve à notre droite lorsqu'on passe le seuil de l'exposition) pourrait en être l'un des emblèmes: brusquement, le gisant – en réalité Paci lui-même – se lève, plein de vie et d'allant et remercie chaleureusement l'officiante. La pirouette de cette «résurrection» fait soudainement glisser *Vajtojca* du documentaire vers le merveilleux, du reportage anthropologique sur les rituels funèbres en Albanie au portrait de l'artiste en trompe-la-mort.

Adrian Paci travaille tous les médiums, mais son goût pour la vidéo s'est peu à peu affirmé (notamment à partir de 1997, lorsqu'il quitte l'Albanie pour un exil forcé en Italie et réalise ses premiers travaux vidéos). L'exposition du Jeu de paume reflète cette prédilection. Or, rien n'est plus ardu à exposer que la vidéo ou, plutôt, que les vidéos: placez plusieurs écrans dans une même salle et, aussitôt, la bande-son de l'un recouvre celle de l'autre, la vivacité de l'autre interfère avec la sérénité de l'un, les rythmes se contredisent, les images s'entrechoquent. L'audace de *Vies en transit* est de prendre calmement le risque de cette cacophonie et d'en contourner l'écueil en organisant une subtile chorégraphie d'écrans. Chaque vidéo ménage son espace propre tout en faisant écho ou réponse aux œuvres qui l'entourent et vers lesquelles elle envoie le spectateur.

Au cœur de cette composition, ainsi qu'annoncé dès le titre de l'exposition, le motif du transit organise soudainement le jeu des écrans. Transit, c'est le mot du

passage, du transport, de la transformation. Transit comme un corps stupéfié, transit comme un corps qui se fige, mais aussi un corps exilé, qui circule, se déplace, se transforme, ne fait que passer. Prenons *Centro di Permanenza*, cette vidéo qui nous faisait face à l'entrée de l'exposition: après avoir longuement tourné autour de la foule massée sur la passerelle d'embarquement, la caméra s'éloigne soudain, embrasse un champ toujours plus large et ne révèle qu'un vide: la passerelle ne mène à aucun avion et les migrants sont en suspens sur une piste d'aéroport désertée. Mais, le transit, c'est aussi le passage d'un foyer à un autre, à l'image de la jeune mariée au regard triste – que présentait la première installation de l'exposition, nommée *The Last Gestures* – et qui fait ses adieux à sa famille pour rejoindre son mari. *The Last Gestures*: contrepoint, antithèse et en même temps complément de *Vajtojca*, rappelle combien il y a de morts dans une vie.

Le parcours, toujours compliqué dans l'espace bipartite du Jeu de Paume, se clôt sur une superbe et monumentale installation vidéo. Réalisée pour l'exposition, *The Column* suit l'odyssée d'un bloc de marbre, extrait dans une carrière chinoise et transporté par voie de mer jusqu'aux côtes Européennes. Au cours du périple, un groupe d'ouvriers chinois transforme le bloc brut en une élégante colonne ouvragée. Le transit géographique se double du transit de la nature à la culture, de l'informe à une forme d'un raffinement outré. *The Column* est une conclusion d'une beauté majestueuse. On est captivé et il est impossible de quitter la salle de projection avant d'avoir le dernier mot, le dernier plan de ce périple muet – mais certainement pas silencieux puisque le bruit des machines s'y entrelace à celui de la mer (la beauté du travail du son doit d'ailleurs être soulignée) – et haletant à sa manière. On quitte alors le musée, encore saisis de cette odyssée en images et, sur le perron, surgit une colonne. En entrant dans le bâtiment, on avait ignoré cette présence qui, au sortir de l'exposition, nous saute aux yeux: on la reconnaît. Couchée sur le flanc comme elle l'était au cours de son transport, elle devient le témoin immobile du transit filmé par Paci et apparaît comme la matérialisation – on souhaiterait dire la pétrification – de l'image mobile, de l'image si fluide des vidéos d'Adrian Paci.

§ Nina Leger

Adrian Paci, *Vies en transit*, Jeu de Paume, jusqu'au 12/05/2013, www.jeudepaume.org